

# Ubuntu dans le New York Times

Samedi dernier Ubuntu a eu l'honneur d'apparaître dans les colonnes du très prestigieux et (encore) très diffusé journal américain New York Times, repris ensuite par le non moins prestigieux mais plus européen International Herald Tribune.



Il s'agissait avant tout de dresser le portrait de son charismatique et atypique père fondateur Mark Shuttleworth. Il n'en demeure pas moins qu'à travers ce prisme c'est non seulement la plus célèbre des distributions GNU/Linux mais également, nous semble-t-il, la *communauté du libre* dans son ensemble qui se trouve ainsi mise en lumière auprès d'un large public<sup>[1]</sup>.

Dans la mesure où, au-delà de cette reconnaissance de principe, l'article nous a semblé intrinsèquement intéressant, nous avons mis nos plus fins limiers traducteurs sur le coup pour vous le proposer moins d'une semaine après sa parution.

## Un bon samaritain du logiciel qui ne fait pas du Windows

### A Software Populist Who Doesn't Do Windows

Ashlee Vance - 10 janvier 2009 - The New York Times  
(Traduction Framalang : Goofy et aKa)

On les considère soit comme de misérables casse-pieds soit comme ceux-là même qui pourraient causer la chute de Windows. À vous de choisir.

Au mois de décembre, des centaines de ces développeurs controversés de logiciels étaient rassemblés pour une semaine au quartier général de Google à Mountain View, en Californie. Ils venaient des quatre coins du globe, arborant beaucoup de signes de reconnaissance des mercenaires du code : jeans, queues

de cheval, visages hirsutes aux yeux injectés de sang.

Mais au lieu de se préparer à vendre leur code au plus offrant, les développeurs ont conjugué leurs efforts généralement bénévoles pour essayer d'ébranler le système d'exploitation Windows de Microsoft qui équipe les ordinateurs personnels, et dont les ventes ont rapporté près de 17 milliards de dollars l'an dernier.

Le clou de la réunion était une chose appelée Ubuntu et un certain Mark Shuttleworth, le charismatique milliardaire sud-africain, qui tient lieu de chef spirituel et financier de cette tribu des codeurs.

Créé il y a maintenant tout juste quatre ans, Ubuntu (prononcez ou-BOUN-tou) s'est imposé comme la version du système d'exploitation pour Linux dont le développement a été le plus rapide et la notoriété la plus grande, il concurrence Windows avant tout par son très, très bas prix : 0 dollar.

On estime à plus de dix millions le nombre d'utilisateurs d'Ubuntu aujourd'hui, et ils représentent une sérieuse menace pour l'hégémonie de Microsoft dans les pays développés, peut-être même plus encore dans les contrées qui sont en train de rattraper la révolution technologique.

« Si nous réussissons, nous changerons complètement le marché du système d'exploitation, » a déclaré M. Shuttleworth pendant une pause au cours de la rencontre, le sommet des développeurs d'Ubuntu. « Microsoft devra s'adapter, et je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose. »

Linux est gratuit, mais il y a toujours moyen de gagner de l'argent pour les entreprises qui gravitent autour du système d'exploitation. Des firmes comme IBM, Hewlett-Packard et Dell installent Linux sur plus de 10% de leurs ordinateurs vendus comme serveurs, les entreprises paient les fabricants de matériel et de services informatiques comme les vendeurs de logiciels Red Hat et Oracle, pour régler tous les problèmes et tenir à jour leurs systèmes basés sur Linux.

Mais Canonical, l'entreprise de Mark Shuttleworth qui élabore Ubuntu, a décidé de se concentrer à court terme sur les PC utilisés au travail et par les gens chez eux.

Les partisans de l'Open Source caressent depuis longtemps le rêve de voir en Linux un puissant rival de Windows, et dans une moindre mesure de l'OS X pour Mac de Apple. Ils proclament haut et fort que les logiciels qui peuvent être librement modifiés par le plus grand nombre peuvent s'avérer moins chers et meilleurs que le code propriétaire produit par des entreprises boulimiques. Cependant, ils ont eu beau faire tout leur possible, les adeptes zélés de Linux n'ont pas réussi à provoquer un usage généralisé de Linux sur les ordinateurs de bureau et les portables. Cet excentrique objet qu'est le logiciel demeure la spécialité des geeks, pas celui des grands-mères.

Mais avec Ubuntu, croient les prosélytes, il se pourrait qu'il en aille autrement.

« Je pense qu'Ubuntu a attiré l'attention des gens sur l'ordinateur de bureau Linux, » a déclaré Chris DiBona, le patron du département des logiciels Open Source chez Google. « S'il existe un espoir pour l'ordinateur de bureau Linux, c'est d'Ubuntu qu'il viendra »

Près de la moitié des 20 000 employés de Google utilisent une version légèrement modifiée d'Ubuntu, plaisamment appelée Goobuntu.

Les gens qui feront connaissance avec Ubuntu pour la première fois le trouveront très proche de Windows. Le système d'exploitation propose une interface graphique agréable, avec des menus familiers et toute la gamme des applications habituelles d'un ordinateur : un navigateur Web, un client courriel, un logiciel de messagerie instantanée et une suite bureautique libre pour créer des documents, des feuilles de calcul et des présentations.

Bien que relativement facile à utiliser pour les familiers de la technologie numérique, Ubuntu - et toutes les autres versions de Linux - peut poser quelques problèmes à l'utilisateur moyen. Beaucoup d'applications créées pour Windows ne fonctionnent pas sous Linux, y compris les jeux les plus populaires et les logiciels de gestion financière, par exemple. Et les mises à jour de Linux peuvent provoquer quelques problèmes dans le système, affectant des fonctions de base comme l'affichage ou la gestion de la carte son.

Canonical a essayé de régler en douceur un grand nombre de problèmes qui empêchaient Linux d'atteindre le grand public. Cette attention portée aux détails dans une version de Linux pour ordinateur de bureau contraste vivement avec les préoccupations des grands distributeurs de systèmes d'exploitation comme Red

Hat et Novell. Bien que ces entreprises produisent des versions pour ordinateur de bureau, elles passent le plus clair de leur temps à rechercher de juteux profits sur les serveurs et les centres de traitement des données. Résultat : Ubuntu est apparu comme une sorte de communauté rêvée pour tous ces développeurs de logiciel idéalistes qui se voient comme des acteurs d'une contre-culture.

« C'est tout à fait comparable à ce qu'ont réussi des firmes comme Apple et Google, c'est-à-dire constituer une communauté mais surtout une communauté de passionnés », a dit Ian Murdock, le créateur d'une version précédente de Linux appelée Debian, sur laquelle est bâti Ubuntu.

Les entreprises de technologie grand public ont pris bonne note de la vague d'enthousiasme autour d'Ubuntu. Dell a commencé à vendre des PC et des ordinateurs de bureau avec ce logiciel dès 2007, et IBM a commencé plus récemment à proposer Ubuntu en tête d'un lot d'applications qui rivalisent avec Windows.

Canonical, implanté à Londres, a plus de 200 employés à temps plein, mais sa force de travail entière s'étend bien au-delà, grâce à une armée de bénévoles. L'entreprise a invité à ses frais près de 60 d'entre eux à assister à une réunion de développeurs, en considérant qu'ils étaient des contributeurs importants du système d'exploitation. 1000 personnes travaillent sur le projet Debian et mettent leur logiciel à la disposition de Canonical, tandis que 5000 diffusent sur Internet les informations sur Ubuntu, et 38000 se sont enregistrés pour traduire le logiciel en diverses langues.

Lorsqu'une nouvelle version du système d'exploitation est disponible, les fans d'Ubuntu se ruent sur Internet, sur les sites Web souvent dépassés par les événements qui distribuent le logiciel. Et des centaines d'autres organisations, surtout des universités, aident également à la distribution.

La société de recherche en hautes technologies IDC estime que 11% des entreprises américaines utilisent des systèmes basés sur Ubuntu. Ceci dit, la majeure partie des adeptes d'Ubuntu est apparue en Europe, où l'hégémonie de Microsoft a dû subir un sévère contrôle politique et juridique.

Le ministère de l'éducation de Macédoine fait confiance à Ubuntu, et fournit 180000 copies du système d'exploitation aux écoliers, tandis que le système scolaire espagnol procure 195000 portables Ubuntu. En France, l'Assemblée

Nationale et la Gendarmerie Nationale (un corps militaire chargé de missions de police) sont équipés ensemble de 80000 ordinateurs sous Ubuntu. « Le mot *libre* était très important », précise Rudy Salles (*NdT : Difficile ici de savoir si il s'agit de « free » dans le sens de « libre » ou de « gratuit », sûrement un peu des deux*), le vice-président de l'Assemblée, en observant que cet équipement a permis au corps législatif d'abandonner Microsoft.

Il ne fait aucun doute que la croissance rapide d'Ubuntu ait été aidée par l'enthousiasme qui a entouré Linux. Mais c'est M. Shuttleworth et son mode de vie décoiffant qui ont surtout suscité un intérêt dont bénéficie Ubuntu. Alors qu'il préfère se vêtir sans façons à la manière des développeurs, certaines de ses activités, notamment un voyage dans l'espace, sortent de l'ordinaire.

« Bon, j'ai une vie très privilégiée, d'accord... » dit M. Shuttleworth. « Je suis milliardaire, célibataire, ex-cosmonaute. La vie pourrait difficilement être plus belle pour moi. Être un fondu de Linux rétablit une sorte d'équilibre.»

M. Shuttleworth a commencé à fonder sa fortune juste après avoir obtenu un diplôme de commerce de l'Université du Cap en 1995. Il payait ses factures en gérant une petite entreprise de conseil en technologie, en installant des serveurs Linux pour que des compagnies puissent faire tourner leur site Web, et autres services de base. Son goût pour le commerce et ses connaissances acquises dans les technologies numériques l'ont incité à miser sur l'intérêt croissant de l'Internet. « Je suis plus un universitaire qu'un marchand de tapis prêt à tout pour faire des coups », dit-il. J'étais très intéressé par la façon dont Internet modifiait le commerce et j'étais résolu à aller plus loin encore.»

M. Shuttleworth décida de lancer en 1995 une entreprise appelée Thawte Consulting (*NdT : à prononcer comme « thought » la pensée*), qui proposait des certificats numériques, un système de sécurité utilisé par les navigateurs pour vérifier l'identité des entreprises de commerce en ligne. À l'âge de 23 ans, il rendit visite à Netscape pour promouvoir un standard généralisé de ces certificats. Netscape, qui était alors le navigateur Web dominant, prit une participation, et Microsoft, avec son navigateur Internet Explorer, en fit autant.

Quand la folie du point.com (*NdT : La bulle internet*) se déclencha, des entreprises se montrèrent intéressées par cette boîte implantée en Afrique du Sud qui faisait du profit. En 1999, VeriSign, qui gérait un grand nombre de

services structurels pour Internet, acheta Thawte pour 575 millions de dollars. (M. Shuttleworth avait décliné une offre à 100 millions de dollars quelques mois plus tôt.) Comme il était le seul détenteur de la société Thawte, M. Shuttleworth, fils d'un chirurgien et d'une institutrice de jardin d'enfant, s'est retrouvé très riche à 26 ans à peine.

Alors que peut bien faire un millionnaire fraîchement éclos ? M. Shuttleworth a regardé vers les étoiles. En versant une somme évaluée à 20 millions de dollars aux autorités russes, il s'est offert un voyage de 10 jours dans l'espace à bord de la station spatiale internationale Soyouz TM-34, en 2002, devenant ainsi le premier « afronaute », comme l'a appelé la presse. « Après la vente de la société, il ne s'agissait pas de se vautrer sur des yachts avec des bimbos » a-t-il dit. « Il était très clair que j'étais dans une situation exceptionnelle qui me permettait de choisir de faire des choses qui auraient été impossibles sans cette fortune. »

Dans les années qui ont suivi, M. Shuttleworth a soutenu des startups et des organisations humanitaires. Grâce à ses investissements aux États-Unis, en Afrique et en Europe, il dit avoir amassé une fortune de plus d'un milliard de dollars. Il passe 90% de son temps, cependant, à travailler pour Canonical, qu'il considère comme un autre projet destiné à reculer les limites du possible.

« Je me suis bien débrouillé dans mes investissements, dit-il, mais cela n'a jamais été pleinement satisfaisant. J'ai peur d'arriver à la fin de ma vie en ayant l'impression de n'avoir rien bâti de sérieux. Et réaliser quelque chose que les gens pensaient impossible est un défi excitant ».

Le modèle choisi par Canonical permet cependant difficilement d'en tirer économiquement profit.

Beaucoup de compagnies Open Source offrent gracieusement une version gratuite de leur logiciel avec quelques limitations, tout en vendant la version intégrale accompagnée des services additionnels qui assurent au produit sa mise à jour. Canonical offre tout, y compris son produit phare, et espère que quelques entreprises vont alors se tourner vers lui pour acheter des services comme la gestion de grands parcs de serveurs et d'ordinateurs, au lieu de gérer ça elles-mêmes avec des experts maison.

Canonical dispose d'une autre source de revenus avec des compagnies comme Dell qui vendent des ordinateurs avec Ubuntu installé, et qui contribuent au

logiciel avec des projets technologiques tels que l'implantation de fonctions propres à Linux sur les portables. L'un dans l'autre, le chiffre d'affaires de Canonical doit s'approcher des 30 millions de dollars par an, selon M. Shuttleworth. Un chiffre qui n'a pas de quoi inquiéter Microsoft.

Mais M. Shuttleworth défend l'idée que 30 millions de dollars par an est un revenu qui se suffit à lui-même, juste ce dont il a besoin pour financer les mises à jour régulières d'Ubuntu. Et un système d'exploitation qui s'auto-finance, dit-il, pourrait bien changer la manière dont les gens perçoivent et utilisent le logiciel qu'il ont chaque jour sous les yeux.

« Sommes-nous en train de répandre la paix sur le monde ou de le changer radicalement ? Non », dit-il. « Mais nous pouvons faire évoluer les attentes des gens et le degré d'innovation qu'ils peuvent espérer pour chaque dollar dépensé. »

On estime que Microsoft emploie depuis 5 ans 10000 personnes sur Vista, son nouveau système d'exploitation pour ordinateur de bureau. Le résultat de cet investissement qui se chiffre en milliards de dollars est un produit arrivé trop tard sur le marché, et que les critiques ont descendu en flammes.

Dans le même temps, Canonical publie une nouvelle version d'Ubuntu tous les six mois, en ajoutant des fonctionnalités qui tirent parti des dernières avancées fournies par les développeurs et les fabricants de composants comme Intel. Le modèle de développement de la société c'est avoir une longueur d'avance sur Microsoft, à la fois sur les prix et sur des fonctions qui lui ouvrent de nouveaux marchés.

« Il est pour moi tout à fait clair que la démarche Open Source aboutit à de meilleurs résultats, » dit M. Shuttleworth. De tels propos venant d'un homme désireux de financer un logiciel pour les masses - et par les masses - confortent ceux qui voient dans l'Open Source plus une cause à défendre qu'un modèle économique.

Sur son temps libre, Agostino Russo par exemple, qui travaille à Londres pour un fonds d'investissement chez Moore Europe Capital Management, a conçu une application appelée Wubi qui permet d'installer Ubuntu sur des ordinateurs tournant sous Windows.

« J'ai toujours pensé que l'Open Source était un mouvement socio-économique très important » dit M. Russo.

Mais en fin de compte, plusieurs aspects de l'entreprise de M. Shuttleworth paraissent encore chimériques. Linux demeure mal dégrossi, et le modèle économique de Canonical le rapproche plus d'une organisation humanitaire que d'une entreprise en passe de devenir un poids lourd de l'édition logicielle. Et même si Ubuntu, produit Open Source, s'avère un succès phénoménal, le système d'exploitation sera largement utilisé pour tirer parti de services en ligne propriétaires proposés par Microsoft, Yahoo, Google et les autres.

« Mark est tout à fait sincère et il croit véritablement à l'Open Source » dit Matt Asay, un chroniqueur des technologies Open Source qui dirige la société de logiciels Alfresco. « Mais je pense qu'à un moment donné il va passer par une remise en question de son credo. » M. Asay se demande si Canonical pourra faire vivre durablement sa philosophie du « tout est offert » et « tout est ouvert ».

Canonical ne montre pourtant pas de signe avant-coureur de ralentissement ni d'inflexion de sa trajectoire. « Nous avons déjà une idée claire du terrain sur lequel il nous faut concurrencer Windows », dit M. Shuttleworth. « Maintenant la question est de pouvoir créer un produit élégant et épatant. »

Dans sa vie privée, il continue de tester tout ce qui est possible, demandant par exemple qu'une connexion par fibre optique soit installée chez lui, à la frontière des quartiers chics de Londres que sont Chelsea et Kensington. « Je veux savoir ce que ça fait d'avoir une connexion à un gigaoctet chez soi », dit-il. « Ce n'est pas que j'aie besoin de regarder du porno en haute définition mais parce que je veux voir en quoi ça modifie notre comportement. »

Il affirme que Canonical n'est pas simplement une entreprise de bienfaisance menée par un individu qui a du temps, de l'argent et la volonté de s'attaquer à Microsoft bille en tête. Son idéal est de faire d'Ubuntu le standard pour un ou deux milliards d'êtres humains qui vont bientôt s'acheter un ordinateur personnel.

## Notes

[1] Crédit photo : Stopped (Creative Commons By)